

La relation entre l'élève et le professeur

Textes :

Jules Vallès, L'enfant, 1869, Contrainte et enfermement

Charles Péguy, L'Argent, 1913, Le mythe républicain

Albert Camus, Lettre à M. Germain, 1957, Lettre à son ancien instituteur

Daniel Pennac, Chagrin d'école, 2007, Le cancre, un être en devenir

Éléments de corrigé

Les quatre textes ici proposés interrogent la relation qui s'instaure entre l'élève et le professeur. Les trois premiers textes, ceux de Vallès, Péguy et Camus sont écrits du côté de l'élève, qui se souvient de ses maîtres, tandis que celui de Daniel Pennac est plus ambigu. L'auteur, en effet, est lui-même un ancien « mauvais élève », un « cancre » à qui l'on a prédit le pire. Mais au final, il est devenu enseignant à son tour, professeur de lettres et écrivain. Il peut donc envisager les deux côtés en présence. Au-delà de cette différence de point de vue, tous soulignent cependant l'intensité de la relation maître/élève. Comment expliquer un tel phénomène ?

La violence caractérise tous les textes. Pour Jacques Vingtras, le narrateur de L'enfant, le professeur Turfin rejette tous ceux qui lui sont socialement inférieurs, depuis les pions jusqu'aux élèves pauvres, boursiers et mal vêtus. La répétition par deux fois du verbe « **mépriser** » ou de « **faire rire** », le jeu des sonorités entre « **maltraite** » et « **se moque** » accentuent la violence dont il est capable de faire preuve. Et l'enfant, à son tour, éprouve la même agressivité vis-à-vis du professeur. La seule parole « **Je le hais** » est déjà forte, mais elle est redoublée par la construction de « **potences** » miniatures auxquelles il pend des effigies de Turpin.

Avec Péguy, c'est l'admiration qui prend un tour extrême. Il décrit avec beaucoup de précision le vêtement de ces « **hussards noirs de la république** » : couleurs noire ou violette, redingote et casquette, l'aspect militaire de cet uniforme met en évidence la jeunesse des maîtres, ainsi que la discipline qui les caractérise : l'allitération en « s » (« **Sveltes ; sévères ; sanglés. Sérieux, et un peu tremblants de leur précocité, de leur soudaine omnipotence** ») appuie la fascination qu'ils exercent sur leurs élèves. Loin d'être négative, la référence à l'armée confère ici une très grande dignité aux enseignants, qui deviennent les défenseurs de la République, elle-même mentionnée à plusieurs reprises, particulièrement dans la phrase : « **Porté par ces gamins qui étaient vraiment les enfants de la République. Par ces jeunes hussards de la République. Par ces nourrissons de la République** ».

La lettre de Camus à son instituteur, au lendemain de son obtention du prix Nobel, témoigne également d'une relation jugée essentielle : « **Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé** ». Ce qui frappe dans les propos de l'écrivain, c'est l'assurance qu'il donne sur la durée de cette relation : « dire **ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi** », « vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont **toujours vivants** chez un de vos petits écoliers **qui, malgré l'âge, n'a pas cessé** d'être votre reconnaissant élève ».

Quant à Daniel Pennac, le vocabulaire qu'il emploie caractérise des élèves dans une grande souffrance : « **quelques couches de chagrin, de peur, d'inquiétude, de rancœur, de colère, d'envies inassouvis, de renoncements furieux, accumulés sur fond de passé honteux, de présent menaçant, de futur condamné** ». L'image qu'il utilise pour évoquer une année perdue « **l'éternité dans un bocal** » rappelle la prison explicite de Vallès.

Ce qui frappe également, c'est la disproportion qui caractérise cette relation. Le maître est en effet présenté comme tout-puissant : Péguy emploie le terme « **d'omnipotence** », tandis que Vallès, en montrant les châtements arbitraires qui s'accumulent (retenues, pensums) et qui vont jusqu'au « **cachot** », souligne l'impuissance de l'élève : toutes les tentatives qu'il





fait pour se défendre sont interprétées comme des actes de rébellion et punies de ce fait. Pennac souligne également l'impact (à l'inverse bienfaisant) qu'une petite parole du maître peut avoir : **« Difficile d'expliquer cela, mais un seul regard suffit souvent, une parole bienveillante, un mot d'adulte confiant, clair et stable, pour dissoudre ces chagrins, alléger ces esprits, les installer dans un présent rigoureusement indicatif »**.

En face, l'élève est démuni : Jacques Vingtras souligne sa solitude : toujours puni, il rentre peu chez lui et il ne voit presque pas le soleil. Sa maladresse trahit une certaine forme de désarroi :

– Je suis si maladroit ! – C'est mon encrier que je renverse, c'est mon porte-plume qui tombe, mes papiers qui s'envolent, mon pupitre que je démanche.

« Vingtras, cent lignes ! »

Patatras ! mon paquet de livres qui dégringole et fait un tapage d'enfer !

« Cent lignes de plus.

Pennac n'hésite pas à comparer les élèves à **« des oignons »**. L'image met en évidence les difficultés et les interrogations de toutes sortes qui les accompagnent en permanence et les empêchent d'être véritablement présents en classe. Il mentionne

également **« leur famille dans leur sac à dos »** : faire abstraction des problèmes qu'ils y peuvent rencontrer n'est pas facile et cela peut être un obstacle à leur concentration à l'école.

Devant ces difficultés, le rôle de l'adulte (de l'enseignant) semble donc essentiel : dans tous ces textes, il est présenté comme celui dont l'action est déterminante, en mal comme en bien. Pennac le charge d'une très grande responsabilité sans s'illusionner sur sa réussite : **« Naturellement le bienfait sera provisoire, l'oignon se recomposera à la sortie et sans doute faudra-t-il recommencer demain. Mais c'est cela enseigner : c'est recommencer jusqu'à notre nécessaire disparition de professeur »**. Moyennant quoi, le résultat permet de dépasser les déterminismes culturels et sociaux, ce que montre clairement le texte de Camus. M. Germain auquel il rend hommage en même temps que sa propre mère apparaît comme une figure paternelle, et les termes employés **« cette main affectueuse »**, **« le cœur généreux »**, **« Je vous embrasse, de toutes mes forces »** suggèrent, au-delà de la reconnaissance, une très grande affection mutuelle.

On le voit, la relation entre élève et professeur ne cesse d'interroger depuis deux siècles. Bien sûr, il n'est plus envisageable de punir les élèves comme au XIX^{ème} siècle, mais les paroles blessantes ou l'indifférence continuent d'être destructrices. Beaucoup d'enseignants, à leur tour, se retrouvent démunis face aux violences auxquelles il leur arrive de devoir faire face, en tant que représentants de l'autorité. C'est toute l'ambivalence d'une relation qui s'inscrit dans un cadre institutionnel et qui implique des deux côtés un engagement personnel fort.

